

Relire la correspondance du Bienheureux Maurice Tornay

Il m'a été proposé de résumer ici la conférence donnée à l'issue de l'assemblée générale des Amis de la Fondation du Bx Maurice Tornay, qui s'est tenue le 13 septembre 2020 à la cure d'Orsières. La relecture de la correspondance du Bienheureux en était le thème, et j'ai donc eu le plaisir de partager avec la petite assemblée plusieurs impressions ressenties en parcourant de nouveau chacune de ces lettres présentées dans l'édition de 1993 des *Ecrits valaisans et tibétains*. En effet, j'avais été lecteur de cette correspondance dix ans plus tôt, lors de la préparation de l'exposition temporaire présentée en 2010 par le Musée de l'hospice, intitulée *La maison du maître du ciel de Weisi*, pour commémorer le centenaire de la naissance du Bienheureux.

Valeur historique

Relire pour soi est une chose ; relire pour en faire présentation devant une assemblée très au fait de l'œuvre du Bienheureux en est une autre: que pouvais-je dire au sujet du Bienheureux qui n'ait pas déjà été exposé ? Tous ceux qui ont lu les lettres qu'il a adressées à sa famille puis à ses confrères en connaissent la valeur historique, chaque lettre nous informant du lieu, de l'époque et des faits, de telle sorte que l'ensemble de la correspondance permet de suivre le Bienheureux tout au long de son parcours, depuis l'internat au collège de St-Maurice, en 1925, lorsqu'il a quinze ans, jusqu'à son ultime tentative pour plaider la cause de ses paroissiens de Yerkalo, au Tibet, quelques semaines avant sa mort en août 1949.

La valeur historique de la correspondance va de pair avec cette autre qualité, tout aussi connue et remarquable, qu'est l'éloquence même du Bienheureux. A le relire, j'ai retrouvé avec joie ce don d'écrire qui lui fait narrer de manière alerte et imagée, les petits et les grands faits; j'ai apprécié de redécouvrir dans leur contexte certaines phrases qui ont valeur d'aphorismes : « En Dieu, on se rapproche » (lettre 64, 1936), « Seuls ceux qui vivent leur paroles ont le droit d'écrire » (lettre 89, 1938), « Convertir est l'œuvre de Dieu seul » (lettre 150, 1949); en même temps, son humour m'est apparu toujours neuf, par exemple lorsqu'il dresse le portrait d'un villageois local (lettre 69, 1936) : « Qu'est ce qu'un Lissous ? C'est un Valaisan du 7^e siècle... » ; enfin, j'ai de nouveau été saisi par la conscience, voire la préscience qu'il avait de son destin: il se sait appelé à la prêtrise, à l'exil, au martyr.

Disposition intérieure

Les traits qui précèdent apparaissent dès la première lecture ; ce que j'ai éprouvé à la seconde lecture et que je n'avais pas encore éprouvé est d'un autre ordre. L'action de relire, pour peu qu'elle soit motivée par le désir d'entendre plus distinctement cette voix que seule l'écriture porte jusqu'à nous, n'est pas vaine. Dans l'étoffe même du texte se trouvent les éléments qui nous permettent de mieux connaître le chanoine Maurice Tornay. Cette nouvelle connaissance contredit sa réputation, qui demeure celle d'un individu au caractère revêché : Tornay l'intransigeant, donneur de leçon. Autant de travers que l'on persiste à lui prêter ; sans doute indéniables pour ceux qui l'ont connu, ils s'avèrent insuffisants au regard de ce que ses mots nous donnent à ressentir. En puisant continuellement à ces deux sources que sont la foi et l'amour, en associant intimement l'amour qu'il vit pour sa famille à ce qu'il connaît de Dieu, le Bienheureux, dans sa correspondance, témoigne d'une disposition intérieure qui semble avoir échappé à la plupart de ceux que j'ai entendus l'évoquer: la tendresse.

Dans la correspondance, la tendresse du Bienheureux affleure. Bien qu'elle soit de ces vertus qui tendent à s'effacer aussitôt nommées, je tenterai de la rendre présente, en prenant pour exemple la 26^e lettre. Adressée à sa soeur Marie depuis le collège de St-Maurice, le 5 octobre 1930, cette lettre témoigne, comme toujours, de la capacité du Bienheureux à se rapprocher des siens par la pensée, en les imaginant dans leur vie quotidienne, et en associant cette pensée à la prière. Dans un premier temps, il écrit à Marie

ce qu'il voit d'elle : « Je pensais que tu étais à la Rosière, la figure caressée par les premières feuilles tombantes, les yeux pensifs et profonds comme le ciel au moment où le soleil passe derrière le Catogne ; tranquille ; pesant ton bonheur et t'unissant à la terre moissonnée en ta longue rêverie (...) Ah ! que tu étais belle et que tu étais douce. J'ai vécu de toi de longues heures et mon cœur n'était que tes pas. » Puis, dans un second temps, passant du tableau terrestre à l'inspiration religieuse, Maurice prête à sa sœur les paroles d'un monologue intérieur : « Seigneur, ce n'est pas à la pierre de choisir sa place (...) Je suis harmonieuse ici : j'y resterai ; je suis heureuse et paisible parce que je ne m'appartiens pas. » Puis il termine en conjuguant son point de vue initial réhaussé par l'image de la foi : « Et tu élevais ton cœur comme un grand calice (...) » Il aura fallu ces longues citations pour soutenir que la tendresse, dans la correspondance du Bienheureux, est une force sous-jacente, impossible à réduire en aphorismes. A peine m'avait-elle effleuré à la première lecture dix ans plus tôt ; cette fois-ci, elle m'a traversé.

Un éclat singulier

Cette tendresse, cette voix ont été interrompues dans les circonstances que nous connaissons. La mort brutale du chanoine Maurice Tornay était-elle voulue par Dieu ? N'aurions-nous pas d'assez bonnes raisons de nous retrouver pour célébrer ce frère, ce Père, s'il était mort en paix, de retour dans son village, après une vie longue et généreuse ? J'ai alors songé – la Providence ? – au Bienheureux Christian de Chergé, abbé du monastère de N.-D. de l'Atlas à Thibirine, en Algérie, assassiné en mai 1996. Face à la mort, voici ce qu'il écrivit, extrait de son testament :

« S'il m'arrivait un jour – et ça pourrait être aujourd'hui – d'être victime du terrorisme qui semble maintenant vouloir englober tous les étrangers vivant en Algérie, j'aimerais que mon Eglise, ma famille se souviennent que ma vie était donnée à Dieu et à ce pays. Qu'ils acceptent que le maître unique de toute vie ne saurait être étranger à ce départ brutal. Qu'ils prient pour moi (...)
Qu'ils sachent associer cette mort à tant d'autres aussi violentes, laissées dans l'indifférence de l'anonymat. Ma vie n'a pas plus de prix qu'une autre. Elle n'en a pas moins non plus (...)
J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout cœur à qui m'aurait atteint. »

Il m'a paru que ces paroles prolongeaient, en un éclat singulier, l'évocation de la vie du Bienheureux Maurice. Pas seulement parce qu'elles témoignent de circonstances comparables, mais aussi parce qu'une certaine tendresse y affleure.

Pierre Rouyer